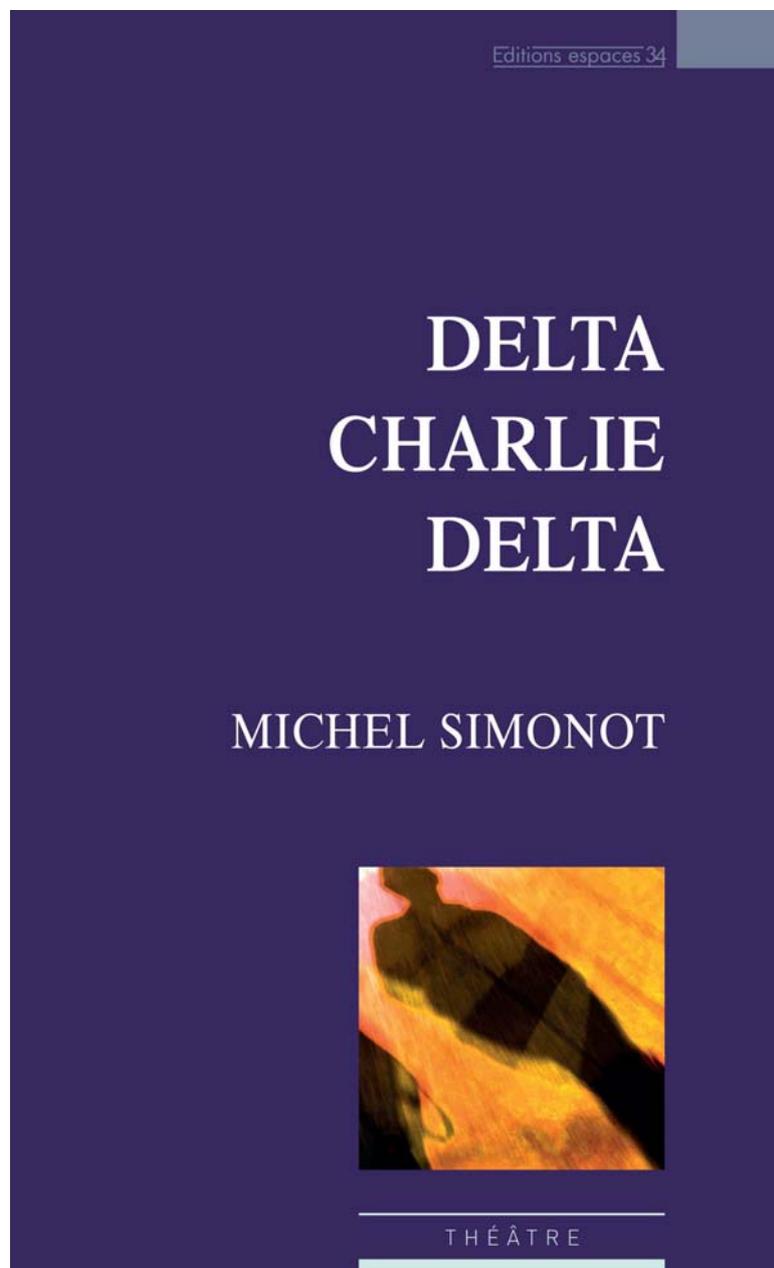


Delta Charlie Delta

de Michel Simonot

(Editions Espaces 34, 2016)

Revue de presse



Delta Charlie Delta

Ce livre est le fruit d'une histoire.

En 2005, trois jeunes sont électrocutés dans un transformateur électrique, à Clichy-sous-Bois. Deux d'entre eux meurent. L'un survit. S'ensuivent ce que l'on appellera « les émeutes ». Ces dernières inspirent alors à quatre auteurs, Lancelot Hamelin, Sylvain Levey, Philippe Malone et Michel Simonot – tous ensemble membres du groupe Petrol - l'écriture à « quatre mains » du texte *L'Extraordinaire tranquillité des choses* (éditions Espaces 34, 2006).

Mais cette histoire est aussi récente, puisque ce n'est qu'en 2015 que le procès des policiers impliqués dans l'épisode de la mort de Zied Benna et Bouna Traoré a trouvé son issue. Et c'est notamment en suivant ce procès que Michel Simonot a souhaité prolonger le travail initié en 2005, et écrire *Delta Charlie Delta*.

Le texte se frotte donc à une actualité récente, en même temps que politiquement brûlante. Sous une forme qui n'appartient qu'à lui, et qu'à la démarche de l'écriture, il tente d'atteindre une réalité contournée par les médias. Il ne cherche pas à la restituer, ni même la « raconter ». Il tourne autour, l'explore, la sonde, en cherche les ressorts secrets, les ramifications les plus intimes ou les plus lointaines ; il en découvre, au fil de ses pages, par le travail de la langue, entre précision des faits et dimension poétique, l'extrême amplitude tragique.

Le livre est finaliste du prix « Collidram » 2017 (prix national pour la littérature dramatique des collégiens). Il sera découvert, lu, et débattu par de nombreuses classes de collège durant l'année 2016-2017 et au-delà.

Il est également sélectionné pour le Prix Godot des lycéens 2017 (Panta Théâtre, Caen)

Des classes de conservatoire, des étudiants (à Strasbourg, Arras, Toulouse...) s'emparent également du texte pour le donner à entendre et en débattre.

Michel Simonot

Michel Simonot est homme de théâtre, écrivain et metteur en scène. Il est également sociologue. Il a écrit une vingtaine de textes, tous portés à la scène ou réalisés à France Culture.

Il est co-directeur artistique, avec Franck Vigroux, du festival *Bruits Blancs*. Il fait partie du Groupe *PETROL*, avec les écrivains Lancelot Hamelin, Sylvain Levey et Philippe Malone.

Actuellement en résidence à Anis Gras (Arcueil), il est dramaturge auprès d'artistes de la scène, théâtre et musique. Il a été, précédemment, auteur-metteur en scène associé au Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis (C.D.N), sous la direction d'Alain Ollivier, et auteur associé et dramaturge auprès de compagnies de théâtre et de danse.

Il a par ailleurs été adjoint d'Alain Trutat à la direction des fictions de France Culture, fondé et dirigé l'ANFIAC, été responsable des formations au Ministère de la Culture et codirigé la Maison de la Culture du Havre. Il a accompagné Michelle Kokosowski dans la création et l'aventure de l'Académie Expérimentale des Théâtres. Enfin, il est l'auteur de nombreux ouvrages et articles sur l'écriture et la scène, ainsi que sur les politiques culturelles.

THÉÂTRE

ZYED, BOUNA ET MUHITTIN

Michel Simonot rend compte du réel sans faire du réalisme. Une gageure qu'il applique au drame de Clichy-sous-bois d'octobre 2005.

PAR JEAN-PIERRE HAN

N'allez pas au théâtre, couchez-vous ! » s'était écrié, toujours provocateur, le dramaturge Roger Vitrac au temps de sa splendeur surréaliste. Il est vrai qu'à l'époque (les années 20) il n'y avait sans doute pas grand-chose de vraiment consistant à se mettre sous la dent. « *Couchez-vous !* » ; une objur-gation à laquelle il faudrait ajouter en ces jours d'été : « *et lisez !* ». Du théâtre de préférence. Encore que, concernant le livre de Michel Simonot, *Delta Charlie Delta*, on ne sait pas trop dans quelle catégorie le placer. Il y a bien là des dialogues et des monologues, mais pas seulement, et comme par ailleurs l'auteur est connu dans le milieu théâtral en tant que théoricien, metteur en scène et... auteur, on a évidemment tendance à l'enfermer dans la catégorie dramatique. Or *Delta Charlie Delta* excède en tout point cette classifica-

tion pour atteindre une dimension poétique (et donc politique comme dans les plus hautes tragédies antiques) dans son sens le plus plein. *Delta Charlie Delta*, soit le nom de code de DCD. Décédé ; il est bien essentiellement question de mort dans ce texte. Celle de ces gamins qui, pour échapper à la police qui les a pris en chasse parce qu'eux-mêmes couraient, se sont réfugiés dans un transformateur. Un fait malheureusement réel qui eut lieu un soir d'octobre 2005 à Clichy-sous-Bois. Ils étaient trois à s'être réfugiés là. Deux ont été électrocutés, le troisième brûlé, surviva... mais dans quelles conditions ! Ils s'appelaient Zyed Benna, Bouna Traoré et Muhittin Altun. Dès que la nouvelle se répand, des émeutes éclatent dans la banlieue. Ce n'est qu'en mai 2015, près de dix ans plus tard, que le procès des policiers qui avaient vus les gamins entrer dans le

transformateur sans réagir sera clos avec l'annonce de leur relaxe.

De texte en texte, depuis notamment *L'Extraordinaire tranquillité des choses*, écrit conjointement avec trois autres auteurs, Lancelot Hamelin, Sylvain Levey et Philippe Malone alors qu'il était artiste associé au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, en passant par *Le But de Roberto Carlos*, Michel Simonot s'évertue à rendre compte du réel le plus strict et le plus prégnant sans toutefois faire œuvre tristement réaliste.

Transcender le réel

Une incroyable gageure qui trouve ici sa résolution, à travers une forme totalement originale qui fait appel à différents registres d'écriture, rassemblant dans un montage savant récit (d'un chroniqueur relatant les événements et les minutes du procès...), voix des trois enfants, voix du survivant finissant par s'élever dans un chant inouï, dialogues-interrogatoires entre le procureur et les policiers, et même commentaires lus sur Internet... Subtil mélange en 7 chants – Le seuil, On court, Électrocution, Décharges, 40 minutes, Combustion, Survivant – pour capter le réel et le transcender. Le réel nous revient au visage tel un boomerang et nous laisse abasourdi. On soulignera le minutieux et patient travail de l'éditrice Sabine Chevallier qui a tenté de retranscrire les différents registres d'écritures de Michel Simonot, comme dans une ébauche de mise en scène en somme. ■

THÉÂTRE

.Le Matricule des Anges. Mai 2016.

Mémoire vive

Zyed, Bouna et Muhittin :
oratorio pour deux enfants
morts et un survivant.

Le 27 octobre 2005, à Clichy-sous-Bois, trois enfants se réfugient dans un transformateur électrique pour échapper à la police. Ils ont 17, 15 et 15 ans. Deux mourront électrocutés, le troisième s'en sort avec des brûlures. À la suite de cette tragédie, les émeutes urbaines vont enfler dans les banlieues françaises pendant trois semaines. Affrontements avec la police, voitures incendiées, interpellations, ces événements feront pendant tout ce temps la une des médias et donneront lieu à de nombreuses polémiques. Deux policiers sont mis en examen dans cette affaire. Dix ans plus tard, le 18 mai 2015, ils sont définitivement relaxés et blanchis. Aujourd'hui, Michel Simonot publie *Delta Charlie Delta*, un texte qui reprend tous les détails de l'affaire et l'inscrit dans une histoire collective. Pièce chorale, poétique, *Delta Charlie Delta* s'intéresse d'abord au survivant. Celui dont on ne parle pas, mais que l'on interroge souvent, celui qui se demande pourquoi il a survécu et pas ses copains, pourquoi un banal retour d'un match de foot a basculé dans l'horreur. Les personnages sont nommés suivant leur fonction : voix des enfants morts, l'avocat, le chroniqueur, le survivant, l'expert, le jeune, etc. De nombreuses phrases dites par les uns ou les autres sont extraites des minutes du procès. Et les questions s'accumulent : pourquoi ces jeunes des banlieues ont-ils en permanence peur de la police ? Pourquoi se mettent-ils à courir lorsqu'ils l'aperçoivent ? Pourquoi les policiers se lancent-ils à la poursuite de jeunes dont l'enquête établira qu'ils n'ont rien fait ? Pourquoi laissera-t-on ces enfants près de quarante minutes dans le transformateur, sachant les risques qu'ils courent ? Pourquoi les mensonges ? Pourquoi les fausses accusations ? Pourquoi l'impunité ? Pourquoi faut-il qu'il y ait des morts pour que les questions soient posées ? Pourquoi ce message entendu sur la radio de

la police : « ils sont en train d'enjamber le portail E.D.F, il faut ramener du monde, cerner le quartier, ils vont bien finir par ressortir, en même temps, s'ils rentrent sur le site, je ne donne pas cher de leur peau » ? Peut-on vouloir la mort de ces jeunes ? Peut-on les laisser mourir sans intervenir ?

Le texte de Michel Simonot est le récit, minute par minute, des événements, depuis le début de la course-poursuite jusqu'au dénouement final : « 18 heures 11 minutes 43 secondes électrocution de Zayed et Bouna durée de l'électrocution vingt-quatre secondes. » Il est aussi le compte rendu du procès des policiers, des questions qui leur sont posées et des réponses qu'ils apportent. Et puis dans les interstices, ce sont les voix des enfants qui se glissent, celles des enfants morts, mais aussi celle du survivant. Comme pour nous dire qu'au-delà du fait divers, ce ne sont pas deux morts de plus, deux Delta Charlie Delta (DCD), mais bien ces deux enfants-là qui ont disparu en cette fin d'après-midi du mois d'octobre, juste avant la rupture du jeûne qu'ils s'apprétaient à faire au sein de leurs familles. Comment mettre des mots, et quels mots sur ces émotions, sur cette tristesse, cette colère qui s'emparent de nous au souvenir de ces événements et nous laissent désemparés. Le jugement du tribunal devait refermer définitivement l'histoire, la pièce de Michel Simonot la rouvre et la laisse ouverte. Les images s'envolent, les mots circulent, Muhittin Altun restera pour toujours le survivant face à la police, et le théâtre inscrira ce drame dans la conscience des humains : « un jour je me sens sur l'eau dans une barque / une rame brisée dans une main / l'autre devant mes yeux pour ne pas voir le soleil / je transporte les morts / je suis celui condamné à vivre après la vie / je suis parti loin de la cité de l'enfer je le transporte avec moi / personne n'est venu du dehors pour m'en faire remonter / tuez moi. »

Patrick Gay-Bellile

DELTA CHARLIE DELTA
DE MICHEL SIMONOT
Espace 34, 120 pages, 16 €

Michel SIMONOT, *Delta Charlie Delta*, Éditions espaces 34, 2016.

VOIX. VOIX DU CHRONIQUEUR qui énonce les faits. Voix des deux enfants morts. Voix des policiers, ceux qui ont vu et ceux à qui cela aurait pu arriver. Voix du survivant, fissurée, imperceptible. Voix du dramaturge enfin, pour la mémoire.

Delta Charlie Delta est un poème, un reportage, une pièce de théâtre. Elle a le souffle littéraire et le déploiement scénique. L'écrivain Michel Simonot nous offre, avec ce texte, un écrit qui s'inscrit dans la même veine que son précédent ouvrage : *Le but de Roberto Carlos*. Au commencement était un fait : la mort de Zyed et Bouna, un soir d'octobre 2005, dans un transformateur où trois enfants se sont réfugiés pour échapper à un contrôle de police. L'un d'entre eux a survécu, des brûlures désormais scellées sur son corps : Muhittin. Parce qu'il y a un survivant, une parole vivante devient possible pour Michel Simonot. Mais l'abondant propos du migrant, dans sa précédente pièce, laisse ici la place à une parole polyphonique, qui engage la responsabilité de chacun.

Pourquoi les enfants ont-ils couru ? Pourquoi la police les a-t-elle poursuivis ? Pourquoi sont-ils morts ? À qui la faute ? Autant de questionnements qui traversent ce recueil, sans que jamais l'écrivain n'en cesse le flux. Car il ne saurait y avoir de

jugement. Le dramaturge se fait le témoin impuissant d'une humanité qui a fui devant la peur, l'indifférence et l'irruption de la culpabilité.

Michel Simonot embrasse de sa plume poétique les dimensions humaine, éthique et politique de cet événement qui embrasa les banlieues à l'époque. Son écriture, entre errance et précision, porte le paradoxe de ce qui se joue en creux : l'absurdité du mal qui éclabousse tout homme et tout l'homme.

Au milieu des tombes, enfants et policiers courent. Ce sont les faits, rien que les faits, ceux que le président du tribunal réclame. Un policier voit trois jeunes franchir la citadelle de barbelés : « Je ne donne pas cher de leur peau », s'exclame-t-il à la radio. Plusieurs dizaines de policiers entendent cette phrase ; aucun ne réagit. C'est un lieu commun, anodin, une formule anecdotique. Peau de noir, d'arabe et de kurde. Policiers et jeunes y sont habitués ; la traque est coutumière. Trois enfants : Zyed Benna (17 ans), Bouna Traoré (15 ans) et Muhittin Altun (17 ans). Peaux soudain carbonisées par les 20.000 volts qui traversent leur corps. Les policiers arrivent trop tard : « Nous avons deux personnes Delta Charlie Delta, deux ». Un seul s'était relevé – peau calcinée – pour prévenir les secours.

C'est entendu : les jeunes courent devant la police ; les policiers chassent ce genre de jeunes. Personne n'a pris la mesure de l'infraction. Oui, il est dangereux d'entrer dans un transformateur : on le dit, ça se sait. Mais il n'y a aucun précédent connu. Alors on oublie – les jeunes comme les policiers – quoi que, instinctivement, la banale sentence tombe comme un couperet : « Je ne donne pas cher de leur peau. » Parole de circonstances, comme un sédatif à l'indifférence.

Inconscience de la jeunesse, inconséquence de la police. Il n'y a jamais eu de vol. Les jeunes revenaient tranquillement d'un match de football ; ils ont coupé par un terrain en construction. Voix de l'agent du funérarium voisin qui porte la responsabilité de l'appel à la police. Banalité du quotidien des banlieues, en somme. Jusqu'à ce que la ville de Clichy soit plongée dans l'obscurité – sommation.

Les policiers sont-ils coupables ? La question n'intéresse guère l'écrivain ; sa parole est celle, cinglante, de l'ultime impuissant. Elle recueille la blessure d'un monde dans lequel l'autre n'est pas d'abord un frère. *Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi* (Gn 4,10).

Voix de Dieu, millénaire, inaudible aujourd'hui. Il ne reste de ces jeunes que leur nom d'Abel – *hèvèl* – qui signifie en hébreu le souffle, le vent, aussi bien que la vanité. Leurs noms sont Zyed et Bouna, ceux qui sont morts. Nous connaissons leurs noms parce qu'ils sont morts ; ils seraient vivants, nous les mépriserions, ils ne seraient pas nos frères. Mais ils sont morts.

Le sang du frère crie de la terre... Sang du dernier frère, celui dont presque personne ne connaît le nom, parce qu'il a survécu. Michel Simonot s'en fait l'écho, non le juge : sa responsabilité s'inscrit dans celle de tous ceux qui ont assisté, impuissants, indolents, à la scène. Voix de Dieu absente ; il n'y a plus de victime expiatoire. Le cri du survivant seul perce l'impassibilité humaine : « tuez moi / vous m'effacez et vous supprimez le remords / vous avez laissé s'abattre la main / vous n'avez pas remplacé les deux enfants par un bélier / pas même par un mouton / voilà la faute [...] pour quels dieux ce sacrifice humain ? / un infanticide sans rituel / pour quel banquet ? / pour quel ordre ? »

Pierre Monastier

NUNC - N° 41 - Février 2017

« Élitaire pour tous »

CONSTRUIT EN 1902, le théâtre municipal de Saint-Denis, renommé en 1960 théâtre Gérard-Philipe (TGP), fait figure de théâtre rouge par excellence – la municipalité est communiste depuis 1920 –, soucieux de mettre l'art à la portée du monde ouvrier et de la population de la ville. Michel Migette, lui-même natif de Saint-Denis, et son complice Étienne Labrunie racontent l'histoire du TGP, indissociable de celle de la décentralisation et du projet d'un « théâtre élitaire pour tous » cher à Jean Vilar (1). Photographies, témoignages, interviews, portraits : le livre va à la rencontre des créateurs d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi des acteurs locaux pleinement impliqués dans la vie du TGP, où ils trouvent une sorte d'agora. Pour les directeurs qui s'y succèdent, la culture n'est pas un supplément d'âme, mais prend toute sa place au cœur d'un projet de société émancipateur. Aujourd'hui, Jean Bellorini dirige cette maison après Jacques Roussillon, José Valverde, René Gonzalez, Daniel Mesguich, Jean-Claude Fall, Stanislas Nordey, Alain Ollivier et Christophe Rauck. Tous défendaient un théâtre de création sur un territoire singulier, se battant pour obtenir des tutelles et du ministère de la culture les moyens de développer leur action auprès du public, en particulier de la jeunesse.

Parmi les auteurs en compagnonnage au TGP, on trouve Michel Simonot, rompu à la pédagogie de l'éducation populaire et fin observateur de la société, dont l'écriture se place en équilibre entre fil politique et veine poétique. Avec *Delta Charlie Delta* (DCD, code pour « décédé ») (2), il revient sur l'histoire traumatique de Zyed Benna et Bouna Traoré, électrocutés à Clichy-sous-Bois dans un transformateur où ils s'étaient réfugiés pour fuir la police, ce qui provoqua les révoltes de l'automne 2005 : « À partir de cette expérience, la question artistique fut pour moi, du point de vue de l'écriture, de savoir comment parler des révoltes. Quels mots mettre sur cet événement ? » Les mots seront ceux de Muhittin Altun, le troisième adolescent, qui a survécu à ses blessures, « le seul à posséder la parole sur 2005 ». Loin d'un « travail de journaliste à chaud », l'auteur emprunte un chemin artistique d'investigation où il cherche une « capacité de distance et de recul, de décalage et de décentrement » vis-à-vis des événements

qu'il explore, depuis cette journée blême du 27 octobre 2005 jusqu'au dernier procès de 2015, où furent relaxés définitivement les policiers poursuivis pour non-assistance à personne en danger. La forme chorale du récit entremêle des faits datés et précis et des éléments de fiction, jouant librement avec divers registres de la langue. L'effet de souffle en est assez puissant pour interdire au lecteur toute indifférence.

Sur un autre territoire, moins rugueux, mais qui fut emblématique d'un renouvellement, il faut s'intéresser à l'expérience d'Ariane Mnouchkine, entamée en 1970 à la Cartoucherie de Vincennes, ancien dépôt d'armement abritant aujourd'hui cinq théâtres dans un écrin de verdure partagé avec des chevaux. *L'Art du présent* (3) offre seize entretiens avec la fondatrice du Théâtre du Soleil conduits par Fabienne Pascaud, critique dramatique de l'hebdomadaire *Télérama*, entre 2002 et 2004, puis complétés et actualisés. Le vaste champ de réflexion ainsi ouvert est fertile : sont évoqués et interrogés l'histoire du Soleil, le rôle des individus et du collectif, le rapport au public, mais aussi la technique théâtrale, la relation entre auteur et metteur en scène, entre la compagnie et l'actualité et le politique... Autant d'éléments qui permettent de mesurer l'ambition et la démesure de spectacles qui se fabriquent sur plusieurs années, avec des comédiens de toutes nationalités. Ceux-ci entrent au Soleil comme dans une utopie, partageant toutes les tâches de recherche et d'intendance, acceptant une égalité des salaires qui fait figure de vestige soixante-huitard. Femme de tête et femme de poigne, pionnière dans l'élaboration d'un tel lieu de création monumental, Mnouchkine symbolise l'engagement de toute une vie au cœur d'un théâtre populaire, éthique et politique, qui se nourrit des cultures du monde entier.

MARINA DA SILVA.

(1) Michel Migette, *Théâtre Saint-Denis. TGP : 100 ans de création en banlieue*, PSD - Au diable Vauvert, Saint-Denis - Vauvert, 2016, 364 pages, 30 euros.

(2) Michel Simonot, *Delta Charlie Delta*, Éditions Espace 34, Les Matelles, 2016, 120 pages, 16 euros.

(3) Ariane Mnouchkine, *L'Art du présent. Entretiens avec Fabienne Pascaud*, Actes Sud, coll. « Babel », Arles, 2016, 336 pages, 8,90 euros.

Du fait divers de « Bajazet » à la tragédie de Clichy en passant par l'exil

(extrait)

[...]

Les conseils de Jean Racine.

Dans la seconde préface, du haut de sa stature non contestée par ses pairs, Racine, après cette expérience unique que fut *Bajazet*, donne des conseils : « A la vérité je ne conseillerai pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auraient été connus de la plupart des spectateurs. » *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver ou *Delta Charlie Delta* de Michel Simonot (qui met en scène les trois jeunes Zyed Benna, Bouna Traoré et Muhittin Altun qui avaient trouvé refuge dans un transformateur EDF de Clichy-sous-bois le 27 octobre 2005) prennent le contre-pied de Racine.

Cependant, Racine poursuit magnifiquement : « Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaires les personnes que nous avons vues de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. » C'est exactement ce que font Vinaver et Simonot ou encore Ian Soliane dans *Bamako-Paris*, pièce s'appuyant sur le fait divers du jeune Malien retrouvé mort accroché au train d'atterrissage d'un Airbus venant de Bamako. Autant de faits divers abondamment racontés et commentés dans les médias et qui ont popularisés les noms des héros, leur identité et leur itinéraire (à Clichy, une allée porte le nom de Bouna Traoré et Zyed Benna qui laissèrent leur vie dans le transformateur).

La réponse du théâtre est dans la langue, son montage, le souffle d'une pièce. Les morts se relèvent, parlent, et leur parole est portée par la poésie. Comme Racine, Simonot et Soliane s'arrangent avec les circonstances. Simonot fait du « Survivant » (Muhittin Altun, le Kurde, le seul des trois à parler mal le français) un personnage central et le héros mort de *Bamako-Paris* raconte toute sa vie. En regard de ces paroles, par contraste, surgissent des paroles froides, paroles administratives, comptes-rendus policiers, rapports de médecins, des données documentaires.

[...]

2005. Clichy-sous-Bois. Une course-poursuite devenue tristement exemplaire. Zyed et Bouna : décédés. Muhittin : gravement brûlé. Des quartiers s'embrasent tour à tour. Des appels au calme. Des condamnations. Et le retour de l'état d'urgence, une première en métropole depuis 1962.

Oratorio profane, *Delta Charlie Delta* est une opération de mise au net des faits, des situations et des discours. Face au bruit du monde, face au brouillage, à la pollution des avis et opinions (confère ce moment choral dédié aux multiples prises de partie sur Internet), le texte énonce les lignes claires. Ce n'est pas la rage qui ressort, mais la sereine évidence. Si les tempêtes médiatiques engloutissent, le texte peut ramener là, rendre les présences, y compris celle du troisième garçon, que sa non-mort a paradoxalement fait disparaître.

Le texte rend aux faits leur vérité d'événement, à la confluence du moment historique (la politique sécuritaire du gouvernement, ses déclarations ; la politique des banlieues), des actions individuelles tragiques (le trou noir où les garçons sont happés se construit à plusieurs), des miroirs et des significations, forgeant ainsi la possibilité d'excéder l'instant pour entrer dans les mythologies : le lieu des vérités exemplaires.

La littérature, ici, n'engage pas la critique, les hypothèses, la justesse ; elle se fait concise à dire le vrai, à faire œuvre de vérité. Elle propose l'événement du texte face au marécage des opinions, des déclarations contradictoires, des postures. Elle ne le fait d'ailleurs pas avec les moyens de l'enquête ou du rapport, mais en lestant chaque acteur, chaque action, chaque moment, de sa pesée d'humain, de ses lignes d'actions & conséquences, donc en construisant quelque chose de singulier, qu'il faudrait peut-être nommer une « vérité éthique ».

De facto, le texte accuse cette particularité contemporaine, pas toujours perçue : la vaste fosse dans le débat public que laisse l'absence du vrai, et le fait que nous nous soyons collectivement accommodés. Toute vérité est relative, ricane l'esprit fort, chez qui le sens critique a dégénéré en réflexe pavlovien du doute ; nous nous sommes peut-être amputés de ce goût et de cette faculté-là.

Frédérique Arbouet - Le Lien Social, N° 1181, 17 mars 2016

"Michel Simonot en écrit une tragédie contemporaine. Le chroniqueur raconte les faits. Au tribunal, les paroles du troisième procès des policiers pour non-assistance à personnes en danger, en mars 2015, sont retranscrites. Relaxe définitive. Là, intervient la fiction.

Michel Simonot convoque les voix des deux morts et surtout celle du survivant. "Celui que l'on a oublié, qui porte dans sa peau les deux enfants morts. Celui qui se dissimule." La question de la responsabilité et de la culpabilité est triple : des adolescents pris pour coupables parce qu'ils couraient, des policiers qui ont vu et non pas signalé le danger réel et Muhittin qui se sent coupable d'être vivant.

Comme un cri dans la nuit, *Delta Charlie Delta* fait œuvre de mémoire, d'une mémoire qui ne peut s'oublier, d'une parole qui ne demande qu'à être incarnée sur le plateau d'un théâtre. "On nous croyait oubliés ici | cloués au silence." Michel Simonot soulève le couvercle du temps.

Son écriture voyage entre réel, poésie et imaginaire. [*Delta Charlie Delta* est une] partition musicale où les mots résonnent, s'entrechoquent, palpitent dans une rythmique soutenue. Le monde tourne. Michel Simonot l'observe. Poétique et politique, une parole théâtrale comme moyen de dire le monde."

Librairie « Le Haut Quartier », Pezenas, 2016

"Par le chœur, par la parole, par la patiente mais indignées retranscription des faits, Michel Simonot fabrique une élégie belle comme un poème, à la fois minutes du procès et longue mélodie des morts et des vivants. Ample, lyrique, digne."

Frédérique Meichler, L'Alsace, 15 octobre 2016

"(...) Ce livre n'appartient à aucun genre et à tous à la fois, écriture scénique, roman du "réel", poésie, manifeste sensible... (...) L'auteur commence par écrire les faits, dans une langue épurée, efficace, sensible. Pour pouvoir ensuite dérouler l'histoire en toute liberté, en faisant fi de la chronologie. "Pour aller là où je voulais, cette question de la culpabilité." Les phrases sont courtes, la ponctuation quasiment absente du texte. "L'écriture, c'est de la musique, on écrit comme sur une portée, sauf que ce ne sont pas des notes", explique-t-il. Ecrire pour le corps, et quand le corps court, s'épuise, n'a pas le temps de respirer, ne pas mettre de ponctuation."

Eric Pessan, 2016

C'est vraiment un très beau texte, très juste, très fin.

(...) Ce que j'aime beaucoup, c'est l'articulation entre la sécheresse des faits et l'immense poésie des voix des enfants. [Michel Simonot] a réussi là une très belle chose. On passe tout le temps de l'horreur judiciaire des faits bruts à cette intériorité subtile.

La partie « Combustion » m'a flanqué un vrai frisson, c'est de haut vol.

Je crois que cette histoire ne doit pas s'oublier et que [ce] texte est un très bel hommage, respectueux, et surtout qu'il n'est pas militant (c'est-à-dire qu'il l'est *objectivement* parce que l'exposé des faits bruts déploie une terrible confusion et fait toucher du doigt le mécanisme qui peut conduire à de tels drames).

Sélection 2016 de « A mots découverts »

Une pièce chorale au souffle puissant, entre théâtre documentaire et poème dramatique, pour donner la parole aux invisibles et éclairer l'un des épisodes les plus sombres de notre passé récent.

Le texte prend pour objet la tragédie de Clichy sous Bois en 2005. Une course poursuite entre des policiers et de jeunes adolescents, qui finit par la mort de deux d'entre eux dans un transformateur électrique et la survie d'un troisième gravement brûlé. Le procès qui eu lieu 10 ans plus tard. S'agentent ici deux temporalités, deux formes de récit. D'une part, une chronique, judiciaire, journalistique, énumération, description des faits, compte-rendu du procès. De l'autre, la voix des trois enfants. Cette deuxième voix devient poème, fait appel au présent des disparus, au nôtre, mais aussi à des temps immémoriaux, voix des morts, des disparus, de tout temps. Michel Simonot donne voix aux sans voix, leur prête sa voix : "Une fois qu'il m'auront fait parler l'histoire n'aura pas été faite" fait-il dire à l'enfant survivant. Un devoir de mémoire. Dire ce qui n'est pas dit, plus dit, voire jamais dit. Construire une poétique pour sortir du fait divers et ses amnésies, ses aveuglements plus ou moins collectifs.